
Vincent Goossaert

Stephan Feuchtwang, *Popular Religion in China. The Imperial Metaphor*

Richmond, Curzon, 2001, XII+283 p. (bibliogr., index, glossaire)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Vincent Goossaert, « Stephan Feuchtwang, *Popular Religion in China. The Imperial Metaphor* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 118 | avril - juin 2002, document 118.18, mis en ligne le 14 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1641>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1641>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

remonter à l'origine de l'histoire des Sikhs, sont absents des sources anciennes (chapitre 4 « Martyrdom in the Early Sikh Tradition »). Lorsque le terme de *ah d* emprunté à l'islam apparaît dans les sources écrites du Panjab pré-colonial, au XVIII^e siècle notamment, il y désigne des êtres surnaturels que l'on cherche à se concilier quelle que soit son appartenance religieuse (chapitre 3 « Theology and Personal » et chapitre 5 « The Shahid's Roles in a Mystical Universe ») : nous sommes bien là dans l'univers aux frontières religieuses encore floues si admirablement étudié par Oberoi, – et dans le droit fil des 'subaltern studies'. C'est seulement à la fin du XIX^e siècle que *ah d* en vient à désigner, comme dans la tradition musulmane, le « témoin » qui témoigne de sa foi par le sacrifice de sa vie. L.E.F. montre comment des textes à prétention érudite émanant de la Singh Sābhā et des nouvelles instances autorisées du sikhisme recourent à des stratégies discursives en réalité 'populaires' pour faire prévaloir une interprétation martyrologique de l'histoire sikhe (chapitre 6 « The Game of Love: The Singh Sabha and the Rhetoric of Martyrdom »), et comment cette nouvelle tradition d'héroïsme s'est aussi propagée dans le Panjab par l'appropriation bardique des *dhād̥*. Enfin, dans le chapitre 7 « Playing the Game of Love: The Movement for Gurdwara Reform », L.E.F. analyse les sources sikhes concernant le mouvement par lequel les Sikhs du Khalsa, en s'opposant violemment aux Britanniques, parvinrent à reprendre à des desservants hindous ou hindouisés la gestion de leurs temples (*gurdvārā*) dans le Panjab. À cette occasion, la « puissante rhétorique du martyr » joua à plein pour galvaniser les énergies et donner au mouvement une cohésion idéologique. Un chapitre de conclusion étend cette approche aux mouvements qui ont marqué le sikhisme dans la seconde moitié du XX^e siècle : le combat pour un redécoupage du Panjab sur une base officiellement linguistique, mais en réalité pour faire voir le jour à une province où les Sikhs seraient majoritaires, – ce qui fut fait en 1966, et surtout le mouvement séparatiste des années 1980 qui voulait faire du Panjab un Khalistan indépendant.

Il convient de faire encore, à propos du livre de L.E.F., deux observations. La première, c'est que par la vaste érudition sur laquelle il se construit (textes en persan et en vieux hindi littéraire, livres, journaux, tracts et pamphlets en hindi, en ourdou, en panjabi et en anglais), il se rattache à un renouveau du travail sur les sources dans les études sikhes, dont un exemple achevé est le livre consacré à la formation de *l'Adi Granth* par Gurinder Singh Mann (*The Goindval Pothis. The Earliest Extant Source on*

the Sikh Canon, Harvard University Press, 1996). La deuxième remarque, c'est que, héritier de la tradition critique de McLeod et Oberoi, *Martyrdom in the Sikh Tradition*, qui fut d'abord une thèse de doctorat, n'a pas manqué de déchaîner, dès sa publication, les foudres des savants sikhs 'traditionnels', comme en témoigne la page web www.sikhstudies.org/periodicals.asp, où l'on peut lire ces remarques de Tharam Singh : « Here is the McLeod technique of casting doubts on anything and everything in Sikh history », ou encore : « the whole of Sikh History is viewed by this writer through the McLeodian viewing-glass to present a distorted picture of ordinary events ».

Denis Matringe.

118-18

FEUCHTWANG (Stephan).

Popular Religion in China. The Imperial Metaphor. Richmond, Curzon, 2001, XII+283 p. (bibliogr., index, glossaire).

Bien que l'éditeur ait choisi de ne pas le signaler, cet ouvrage est une réédition augmentée ; la première édition, sous le même titre, parue en 1992, était déjà considérée comme un classique. S.F., professeur à Londres, est l'un des spécialistes reconnu de l'anthropologie religieuse de la Chine, et son *Imperial Metaphor* est la synthèse d'un terrain commencé en 1966 et régulièrement revisité depuis. Plutôt que de publier une monographie présentant en détail l'acquis de ce terrain, il a choisi d'en distiller l'essentiel en un livre de dimensions modestes, presque sans notes, aux allures de manuel universitaire ou de livre de haute vulgarisation. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : ce n'est pas un livre facile. L'écriture est ciselée, précise et ne se prête pas à une lecture rapide ; l'auteur suppose chez le lecteur une certaine connaissance de la société chinoise et de son histoire religieuse ; enfin et surtout, la densité du vocabulaire « technique » de l'anthropologie rend de nombreux passages, et la totalité du premier chapitre (une introduction théorique de nature quasi ésotérique), difficilement pénétrables au non-initié.

Il n'en reste pas moins que ce livre constitue l'une des présentations de la religion chinoise en langues occidentales les plus abouties. Les passages descriptifs sont un modèle de précision concise et les conclusions plus générales font déjà référence. Le véritable sujet de l'ouvrage est l'étude des cultes territoriaux, c'est-à-dire les temples dont la communauté de culte rassemble l'ensemble des habitants d'un territoire donné, qui participent tous chaque année à son financement. L'étendue du terri-

toire est strictement délimitée par la procession annuelle de la statue de la divinité. Il décrit essentiellement le culte territorial à partir du village proche de Taipei (Taïwan) qu'il a étudié, et affirme qu'il s'agit d'une institution universelle dans la culture chinoise – affirmation qui eut mérité une démonstration beaucoup plus nourrie, même si le dernier chapitre donne quelques éléments épars concernant la Chine continentale. Certains travaux récents fondés sur les sources historiques vont dans la même direction et pourraient être cités à l'appui de sa thèse.

Les différents chapitres sont organisés autour des éléments essentiels de la pratique du culte : le calendrier, l'offrande de l'encens et la divination, le culte familial et le lien de l'institution familiale avec la communauté territoriale, le rôle de la liturgie taoïste dans la pratique du culte. S.F. insiste sur l'organisation sociale de la communauté à la fois très égalitaire et structurée par une partition entre membres ordinaires et donateurs généreux : cette hiérarchie est marquée par les interprétations différentes qu'ont divers acteurs des mythes et du sens des pratiques relatives au culte, en fonction de statuts sociaux, économiques et politiques. Notamment, il élabore la divergence (qu'il avait déjà établie dans un article remarqué publié en 1974) entre l'approche du « peuple » liée à une divinité protectrice du lieu et celle de certaines élites politiques qui patronnent des cultes universels produisant des révélations écrites et des codes de moralité et plus proches d'une religion de salut. Dans le village étudié, ces approches se rejoignent dans le même temple qui honore à la fois la divinité territoriale et la figure du dieu révélateur (en l'occurrence Lü Dongbin). Une telle cohabitation n'est pas conflictuelle et permet à chacun de prendre part aux célébrations collectives en fonction de ses convictions de classe. De telles adaptations expliquent en partie la pérennité de la forme territoriale de l'organisation religieuse, alors que de nombreuses tendances de l'époque moderne (mobilité géographique fortement accrue, hostilité des élites politiques, évolution vers une religiosité plus individuelle...) semblent *a priori* la menacer directement.

Le thème central du livre est indiqué par le titre. La « métaphore impériale » renvoie à l'apparente symétrie entre l'ordre du monde établi par l'empereur de Chine et celui qui sous-tend les cultes territoriaux. On suggère parfois, un peu rapidement, que les Chinois ont construit leur au-delà en imitation de leur propre société, d'où l'expression « métaphore bureaucratique ». En réalité, les deux visions du

monde partagent un idéal d'ordre, mais leurs mises en application de cet idéal ne se recourent pas. D'abord, le système de la bureaucratie impériale culmine effectivement en la personne de l'empereur, tandis que les cultes locaux, s'ils s'organisent dans des réseaux et des systèmes hiérarchiques, ne sont en aucun cas centralisés et, au contraire, se caractérisent par la concurrence et la multipolarité. L'organisation territoriale des cultes n'a, au demeurant, pas été affectée par la disparition du régime impérial. Par ailleurs, l'idéal bureaucratique est une méritocratie des vertus civiles, tandis que les divinités des cultes territoriaux sont martiales, exorcistes : elles ont pour fonction de chasser les « démons » (âmes errantes, mais aussi dieux des autres). Ces divinités chasseuses de démons ont d'ailleurs une affinité troublante avec les démons eux-mêmes. L'application la plus concrète de cet aspect exorciste du culte territorial est représentée par les bandes de jeunes hommes pratiquant les arts martiaux qui animent les processions de la divinité, mais aussi qui défendent le territoire face aux agressions extérieures (y compris des bandes des territoires voisins, mais aussi des représentants du pouvoir politique).

Le dernier chapitre constitue la partie ajoutée par rapport à l'édition de 1992 et déplace le terrain sur le continent, en Chine populaire. S.F. évoque l'histoire de la confrontation entre la religion populaire des cultes territoriaux et les idéologies révolutionnaires du XX^e siècle. Ensuite, au travers d'un certain nombre d'exemples tirés de ses propres observations ou de celles de collègues proches, il esquisse un panorama très varié de la situation contemporaine des cultes territoriaux et s'interroge sur leur avenir. En certains lieux, le culte a repris, quoiqu'en s'adaptant ; en d'autres, il semble éteint. S.F. suggère des raisons possibles de telles variations, notamment liées aux rapports du peuple avec ses fonctionnaires et au sens de l'identité et de l'histoire locale. On retrouve, dans cette analyse, le thème des relations ambiguës entre l'État et la communauté territoriale, auto-gérée au nom du dieu local. La seconde contribue à l'ordre prôné par le premier, mais est toujours potentiellement prête à s'y opposer.

Vincent Goossaert.

118.19

FOGEL (Robert William).

The Fourth Great Awakening and the Future of Egalitarianism. Chicago, University of Chicago Press, 2000, 383 p.

Voici un livre difficile, contestable mais stimulant, qui sort des sentiers battus pour propo-